

toire ; elle plaça le lis tumulaire dans ce missel qu'elle referma bien vite, en disant à M. le comte de Figeac :

—Je viens de faire hommage de votre inestimable présent à la mémoire de ma mère ; de cette pieuse façon, la fleur que vous m'avez donnée ne sortira point de la grande famille maternelle !

L'hospitalité offerte au proscrit dura huit jours ; ce qui se passa dans l'oratoire hospitalier de Fleurette, quelles paroles, quels regards, quels soupirs, quels sermens furent échangés entre un jeune homme et une jeune fille, — Dieu seul le sait ! Un matin, presque avant le lever du soleil, Fleurette entra précipitamment dans la chambre de M. de Figeac qui dormait encore.

Votre présence dans cette maison, lui dit-elle, n'est plus un mystère ; on soupçonne, on accuse indistinctement tous les habitans de la rue Basse, même mon père ! On parle de visites domiciliaires. . . . Allons ! voici un déguisement, un peu d'or, un certificat de civisme que j'ai trouvé dans un portefeuille, et en route pour la frontière !. . . .

Le comte de Figeac réussit à s'embarquer à bord d'un navire neutre ; dès ce moment, il ne restait plus à la jeune fille, pour se consoler, qu'une fleur de lis dans un livre de messe ; le souvenir et la prière !

Ce n'est pas tout : un soir, la foule républicaine, qui avait déjà poursuivi M. le comte de Figeac, vint frapper à la porte de Clisson, à la porte de l'agent de police !. . . . La porte de l'agent s'ouvrit aussitôt, au premier cri, au premier coup de hache d'un commissaire du peuple, l'attroupement dont il s'agit se mit à fouiller dans toutes les chambres de cette demeure, sans découvrir le coupable qu'il cherchait, pour le livrer à la justice du pays. Comme ils allaient en finir avec cette perquisition officielle, qui faisait sourire Clisson, ils s'avisèrent de pénétrer hardiment dans la chambre d'une jeune fille ; un homme osa porter sa main profane sur le lit de Fleurette, sur l'oreiller qui soutenait d'ordinaire la plus jolie tête de la ville ; au même instant, on vit rouler sur le parquet de la chambre un livre mystérieux dont les feuilles laissèrent tomber, en s'entr'ouvrant, quelque chose de suspect qui ressemblait à une fleur de lis. . . . Une fleur de lis et un livre de messe ! la religion et la royauté, toutes deux alors en révolte contre la nation ! Il y avait là, pour Clisson et Fleurette, de quoi se faire tuer au moins deux fois !. . . .

On interrogea le père, qui tremblait de peur et de rage, et la fille, qui avait conservé toute sa fermeté, malgré le souvenir d'un dévouement qui était un crime.

—Quel est ce livre ? demanda le commissaire du peuple.

—Il me semble que c'est un livre de messe ! balbutia l'agent de police en écumant.

—Oui, c'est un livre de messe ! répondit Fleurette.

—De qui tiens-tu ce livre ?

—Je ne le tiens de personne, murmura Clisson. . . . Je ne crois qu'au diable !

—Je le tiens de ma mère qui croyait en Dieu ! répliqua la jeune fille ; quant à l'histoire de cette fleur de lis qui vous effraie, c'est un secret, un secret de conscience, et je le dirai à mon confesseur, dès qu'il y aura, comme autrefois, un confessionnal pour les pécheresses repentantes !

—D'ici là, tu iras dire ton secret au tribunal du peuple ?

—Mon cœur m'inspirera !

—La justice te jugera, belle repentie !

—Dieu jugera mes juges !

—Et Dieu te maudira, comme je te maudis ! s'écria Clisson :
“ à bas les chouans ! à bas les fleurs de lis ! vive la république !

Traduite à la barre d'un tribunal redoutable, Fleurette essaya de raconter l'histoire d'amour que vous venez de lire ; elle n'oublia rien de tout ce petit mystère du cœur, dont les détails se trouvent tout entiers dans les journaux et dans les souvenirs de la révolution ; elle parla des pieuses visites qu'elle rendait chaque jour à l'ombre de sa mère, un livre de messe à la main ; elle parla de ce malheureux aristocrate que la foule poursuivait dans la rue Basse, et qu'elle avait recueilli dans sa maison ; enfin, elle parla de la fleur qu'elle lui avait prisé, et de l'amour qu'elle lui avait donné. . . .

—Oui, s'écria Fleurette sans trembler, mais non sans rougir, je m'accuse d'avoir aimé un gentilhomme, je l'ai caché pendant huit jours, et à l'insu de mon père ; un matin, j'ai réveillé en sursaut M. le comte de Figeac ; je lui ai conseillé de fuir, et moi seule ai protégé sa fuite !

—Ta grâce est dans tes mains, citoyenne ! lui dit avec douceur l'homme du peuple qui présidait le tribunal ; tu dois connaître le nouveau refuge de ce royaliste : où est-il ? où se cache-t-il maintenant ?

—Je l'ignore, répliqua la jeune fille ; mais ce que je puis vous apprendre à coup sûr, c'est qu'il est sauvé !

Quand à Fleurette, c'en était fait de sa vie, elle était perdue ! Près de mourir sur un échafaud, la jeune fille tira de son sein une fleur, la fleur de lis qu'elle avait trouvé le moyen de dérober aux visiteurs révolutionnaires ; elle la glissa, bien secrètement, dans une boucle de ses cheveux ; elle poussa un profond soupir ; elle dit adieu de loin à celui qu'elle avait aimé ; elle baissa la tête . . . et les deux fleurs ensanglantées roulèrent dans le panier du bourreau !.

LOUIS LURINE.

